

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title on header taken from:
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:
Commentaires supplémentaires:

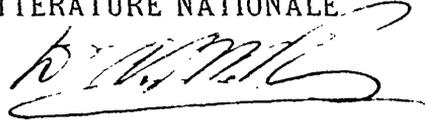
This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>									

Canadiana - 3
NOUVELLES

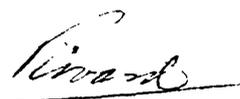
SOIRÉES CANADIENNES

RECUEIL DE LITTÉRATURE NATIONALE



"Ilâtons-nous de raconter les délicieuses
histoires du peuple avant qu'il les ait
oubliées."

CHARLES NODIER



A O U T

3eme Volume, 8eme Livraison

REVUE PUBLIÉE À OTTAWA

TYPOGRAPHIE DE LA "GAZETTE," MONTREAL

1884

D

LETTRE DE PARIS

Une nouvelle entreprise de démolition. Silhouette du Père Naquet—
Le Grand et le Petit divorce—Réécits—Il faut naturaliser l'art et
artialiser la nature—Une poignée de nouveaux livres—Deux
chroniqueurs parisiens : Albert Wolf et Jules Claretie—Les Mé-
moires du comte Horace de Vielcastel—Roses de Noël par la mar-
quise de Bloqueville. Fleurs et pensées.

Je ne sais plus quel évêque du dix-huitième siècle disait, avec ce sourire mélancolique de l'homme qui a vu beaucoup de ruines et traversé de terribles épreuves : "C'est une grande merveille que l'Eglise n'ait rien perdu cette année." Dans ce temps où les pioches sont plus occupées que la truëlle, où les démolisseurs taillent une si rude besogne aux architectes, il devient impossible de citer une seule année où notre société n'ait pas vu tomber un de ses états : tantôt une poutre et tantôt un mur, parfois une fenêtre et parfois quelque morceau de toiture. Ainsi, petit-à-petit, lentement mais sûrement, nos modernes iconoclastes font jouer la mine et la sape contre la forteresse qui nous abrite encore tant bien que mal. Ceux-ci préfèrent la ruse, et ceux-là vont en guerre, tambours en tête, mèche allumée ; d'autres préconisent la propagande scientifique, c'est-à-dire le pétrole et la dynamite ; quelques-uns emploient les moyens parlementaires, procèdent à coups de lois, d'ordonnances, si bien que nous avons, nous aussi, le droit de répéter le mot connu : la légalité nous tue. Tout leur vient en aide, le roman contemporain, la littérature naturaliste, pessimiste, nihiliste, le drame, la comédie, la caricature, la philosophie elle-même qui, sauf de rares exceptions, penche vers la libre-pensée et le matérialisme.

Hier, on proscrivait les congrégations et la magistrature ; aujourd'hui on nous impose le divorce, on ouvrira la porte du socialisme, et, après avoir porté tant de deuils, il ne nous restera plus qu'à porter le deuil de la patrie.

Oui, vous avez bien lu le divorce : il est voté à la grande joie des badauds, des femmes du monde déclassées, d'un certain nombre d'esprits faux et de personnages charmés de légaliser ainsi leur fautes et de jouer un nouveau tour à la bonne vieille morale de nos pères. Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es ; dis-moi qui tu es, je te dirai ce que tu voteras. Prenons par exemple M. Naquet, le père Naquet, comme on l'appelle plaisamment, l'apôtre du divorce, le promoteur de cette nouvelle entreprise de démolition : un petit bonhomme haut comme une botte, bossu comme Quasimodo, au nez crochu, avec de beaux yeux, des cheveux longs et grisonnants, voilà pour le physique. Quant au moral, intelligent ou plutôt érudit, ex-professeur agrégé à la Faculté de Médecine et élevé dans la religion israélite, utopiste et tenace, séparé de sa femme qui est une excellente chrétienne ; ultra libre-penseur et radical opportuniste. De l'esprit, point du tout ; aucune grâce, aucune élégance dans la conversation, nulle éloquence à la tribune ; mais pédant en *us* et en *um*, ennuyeux et imposant son ennui. Ceci n'a rien qui doit vous étonner, car le Français, ce peuple aimable, a l'horreur et le respect des raseurs, des pontifes de la cravate blanche, et il pousse si loin ce double sentiment qu'il aime mieux, pour en finir avec eux, leur donner de suite gain de cause. Quoi qu'il en soit, le P. Naquet est devenu l'idole de certains salons, et grâce aux journaux, il est célèbre ; l'autre jour, à la Comédie-Française, où il se trouvait par hasard, écoutant les caprices de Marianne, de Musset, on le lorgnait énormément. Le choléra, de

Lesseps, Pasteur et lui, voilà les grands sujets de conversation en ce moment.

Admirez la filiation des idées, comme l'erreur appelle l'erreur, comme l'utopie engendre le chimère. Le père Naquet écrit en 1879 un livre balourd où il réclame l'abolition du mariage, de la famille et de l'héritage, ouvrant ainsi la voie aux gentlemen, qui, plus logiques que lui, mirent, deux ans plus tard, Paris à feu et à sang. Il comprend assez vite que le communisme n'est pas une carrière, et, jetant aux orties le froc socialiste, il passe avec armes et bagages dans le camp de Gambetta. Le voilà député et maintenant sénateur, ami du gouvernement, ce qui prouve, entre parenthèses, qu'un communard devenu sénateur peut ne pas être tout-à-fait un sénateur communard. Il est ambitieux, il veut qu'on parle de lui, et sait que le moyen le meilleur est d'enfourcher un dada, de découvrir un système. En 1876, il avise le divorce, auquel personne ne songeait, pioche le sujet, s'en empare ; le divorce devient sa chose, son tremplin, sa marotte, son idéal, il lui appartient de droit divin. On commence par se moquer de lui, mais de précieuses recrues lui arrivent ; les auteurs dramatiques, M. Dumas, M. Augier lui-même, d'autres encore, voient dans le divorce un filou à exploiter et se mettent à le prôner en cinq actes. Pas tous cependant, car sous ce titre : *Divorçons*, Sardou a fait un chef-d'œuvre d'esprit, de gaieté, de bon sens qui réduit à néant les bruyants et brillants paradoxes de ses illustres compères. Et que le père Naquet se défie : les alliances dramatiques ne sont pas très rares ; on n'a pas emboîté le pas derrière lui par amour du divorce et je ne serais guère étonné qu'on vint jouer des pièces des mêmes auteurs contre cette institution, pour démontrer qu'elle détruit la famille et sacrifie les enfants.

Petit à petit on prend au sérieux le père Naquet. Excès ! excès ! se dit-on, mais il pourrait y avoir du vrai ; il est entêté, donc il n'a pas tort ; manière de raisonner qui rappelle le dialogue des Saltimbanques : " Cette malle doit être à nous !—Elle est à nous.—Emportons-la." Après tout, puisque tant d'autres pays ont le divorce, pourquoi pas nous aussi ? Il y a des ménages si malheureux !—Les francs-maçons deviennent partisans du divorce, parce que l'Eglise le repousse. Cependant le projet échoue une première fois devant la chambre des députés ; mais l'apôtre ne se décourage pas, il conférencie encore, conférencie toujours. Enfin le Parlement le récompense et lui accorde un petit divorce, un divorce restreint, contrôlé, lequel ouvrira la porte au grand, au divorce révolutionnaire de 1792 à 1803, au divorce par consentement mutuel, (qu'on avait si spirituellement défini : le sacrement de l'adultère).

Ainsi les chambres ont suivi les inspirations d'un ancien communard qui a mis un peu d'eau dans son vin, ou plutôt dans son pétrole, et qui comprend le progrès à la façon des écrevisses. Vainement a-t-on répondu à messieurs les divorcés qu'il suffirait d'augmenter le nombre des cas de nullité de mariage, d'améliorer la situation de la femme séparée. Etendre le cercle des nullités, mais ce serait presque marcher sur les traces de l'Eglise qui en reconnaît quatorze, mais ce serait respecter les consciences catholiques, qui s'of-fusquent si justement du divorce ! Et de cela messieurs les divorcistes ne veulent à aucun prix ; il faut reprendre les traditions révolutionnaires, ravaler insensiblement le mariage au rang d'un simple contrat, blesser la religion de la majorité. Ils envient à l'Amérique l'anecdote de cette dame qui présente à son troisième mari les deux premiers et fait un whist avec eux ; à la Russie, cette princesse qui s'écriait avec une conviction

comique : "des maris, tant qu'on voudra ! des adorateurs, jamais !" Ils oublient que la maladie du divorce ne fleurit que dans le pays de l'élégance oisive et de la névrose, qu'une femme vraiment catholique ne saurait profiter du divorce ; que le mariage est devenu le rachat de la faiblesse de la femme ; que, ne pouvant se défendre par elle-même, elle se défend par le mariage indissoluble, et qu'enfin nous ne ressemblons guère aux autres peuples. D'ailleurs, ils auront beau faire : une femme divorcée et remariée sera toujours en France un objet de dédain, de mépris : il est vrai que les dames divorcistes auront la ressource de fonder des clubs, des associations où elles vivront loin des regards moqueurs et pourront à leur gré jeter leurs chapeaux par dessus les moulins et réaliser l'idéal du Père Naquet.

C'est un événement littéraire que l'apparition d'un nouveau poème de Mistral. L'illustre *félibre* ne se prodigue pas, et ce n'est pas lui qui justifiera le reproche souvent adressé aux poètes du Midi, d'être surtout des improvisateurs. Ce grand poète lyrique, qui écrit en provençal, dans cette belle langue d'or qu'il aime passionnément, a l'inspiration, mais il a aussi tous les scrupules de l'art le plus exigeant, il a aussi toujours présent à l'esprit cette maxime du sage Montaigne : *il faut naturaliser l'art et artialiser la nature.*—Cette *Nerto* (Hachette, éditeur) qu'il nous offre aujourd'hui est tout-à-fait digne de ses aînées, Mireille et Calendau ; le sujet est emprunté à une légende du moyen-âge, celle des ruines des tours féodales de Château-Renard. L'époque est celle du séjour des papes à Avignon, et la figure historique de Benoît XIII domine tout le poème. Le sire de Château-Renard, moitié baron, moitié bandit, a vendu

il y a bientôt dix-sept ans, sa fille Nerto au diable, un jour qu'il avait tout perdu au jeu. Mais depuis, il n'a pas eu un instant de repos, sa conscience lui fait de la vie un supplice, et pour échapper à l'obsession du pacte infernal, il se jette dans les plus périlleuses aventures. Blessé mortellement, il révèle son horrible secret à Nerto, en ajoutant que l'heure fatale où Satan va réclamer sa proie approche. En même temps, il lui révèle l'existence d'un souterrain qui met son château en communication avec celui des papes, à Avignon, où Benoit XIII est assiégé par le maréchal de Boucicault. Qu'elle se hâte, qu'elle se hasarde dans ces ténèbres, elle sauvera le pape en lui faisant connaître ce passage secret, et pour prix de ce service, il la sauvera sans doute du démon. Nerto obéit, mais toute la puissance du Saint-Père ne peut rompre le pacte, et c'est elle seule qui, par la prière, en prenant le voile des religieuses, pourra vaincre Satan. Nerto se consacre à Dieu, mais elle a inspiré un violent amour à Rodrigue de Lune, le neveu de Benoit XIII, qui pénètre de force dans le cloître de Nerto et l'arrache à l'autel. Cependant la pieuse jeune fille convertit à son tour le pécheur et quand arrive l'heure de l'accomplissement du pacte infernal, c'est lui qui lutte contre Satan avec l'épée et la croix et le repousse. Je détache de ce beau poème le portrait de Nerto, traduit du provençal :

Elle avait le minois
 Le plus exquis de l'environ :
 Et la corporation des jeunes gens
 De la bourgade était déjà venue
 En Farandole lui planter le Mai.
 Mais aucun ne lui avait dit encore
 Ce que signifient les fleurettes.
 Seulement devers sa tourelle
 Les galants d'alentour,
 Des Segonnaux au Mont Ventour,
 Souventes fois étaient au guet.

Chacun se tourne du côté du Soleil,
Et quand la Vierge est au levant
Tous les yeux se dirigent vers elle...



Succès oblige et voilà pourquoi M. Lorédan Larchey, qui a entrepris si heureusement une nouvelle collection historique sous le titre de *Mémoires patriotiques*, publie aujourd'hui, après le *Journal de marche d'un volontaire de 1792* et les *Cahiers du capitaine Coignet*, une série de relations, les *Suites d'une capitulation*, qui nous offrent le tableau émouvant que subirent, soit sur l'aride îlot de Cabrera, soit sur les pontons anglais, les malheureux soldats livrés aux vengeances anglaises et espagnoles par la capitulation de Bayleu.

La mort de M. Charles Thurot n'avait fait qu'ajourner l'achèvement du grand ouvrage qu'il avait entrepris sur la *Prononciation Française* (Hachette). Le manuscrit était complet, et le deuxième volume nous le donne dans son intégralité ; il est consacré aux consonnes, aux voyelles nasales, à l'accent. M. Charles Thurot a repris la tradition de Vaugelas et son livre est un trésor d'érudition et de perspicacité.



Comme Henri Heine, M. Albert Wolf qui nous donne aujourd'hui son premier volume des *Mémoires d'un Parisien* (librairie Victor Havard) est un Prussien libéré. Le cardinal du Perron aurait dit de lui : il a bien de l'esprit pour un Allemand, car il en aurait beaucoup même pour un Français, et dans ses *Voyages à travers le*

Monle, il emporte toujours un flacon d'essence boulevardière, de *parisine*, comme on a si bien nommé cet esprit pétillant, jaillissant, imprévu et quintessencié qui naît, croît, se développe et s'effine entre le Boulevard Montmartre et la Madeleine. On y passe des sous-sols ténébreux de Londres aux champs de bataille de la Bohème; de Mustapha-Pacha à M. de Bismark et à son chien, le *Chien de l'Empire*; de Madrid à Saint-Pétersbourg, et du général Trépoff à Richard Wagner. La première règle d'Albert Wolf c'est d'intéresser, et son pire ennemi c'est l'ennui.

J'en dirai autant de M. Claretie, qui depuis bien des années, passe en revue, dans une causerie abondante et vive, pittoresque et anecdotique, les événements grands et petits de chaque semaine, sans rien omettre et sans rien ignorer, ni les choses du monde ou de la mode, ni les choses de la littérature et de l'art. *La Vie à Paris* (Havard), oui, elle est là tout entière; il sait tout, il a tout vu, il a tout lu, et on se demande comment il peut suffire à cette besogne écrasante, qui fait de lui une véritable mère Gigogne littéraire. Car, il donne non-seulement des chroniques très-remarquables, mais il est peut-être le plus fécond de nos romanciers; *Monsieur le Ministre* a eu quatre-vingts éditions, celle du *Prince Zilah* que publie Dentu, ne fait que paraître à la vitrine et disparaître. Cela se vend comme du pain ou... comme un mauvais livre, me disait M. Souvestre qui dirige cette grande librairie. Je demandais un jour à Claretie comment il pouvait produire autant: "C'est bien simple, répondit-il, je défends mon temps et mon travail." Voilà le grand mystère: écarter les importuns et les ennuyeux.

VICTOR DU BLED.

L'ARMÉE DU SALUT

Cette invasion d'un nouveau genre va parvenir jusqu'à Montréal, et déjà les imitateurs du général BOOTH, de son système et de ses pratiques, ont reçu le baptême de la cour du Recorder. Ils n'ont pas été punis, mais seulement réprimandés, et avis leur a été donné que s'ils continuaient, par leurs chants ou leurs discours, à causer des attroupements dans les rues ou les places publiques, la loi interviendrait de nouveau, avec une sanction plus sévère.

C'est une question de savoir si le fait de chanter des hymnes, ou même de battre les tambours dans les rues, constitue une offense légale ; un jugement affirmatif, rendu par un magistrat de London, a été renversé par un juge de Toronto.

S'il faut pousser aussi loin le respect de la tranquillité publique, si la circulation ne doit jamais avoir à souffrir du plus léger obstacle, si le silence ne doit jamais être troublé sans absolue nécessité, nous avons beaucoup de réformes à faire.

Les militaires ne pourront plus parader, toute démonstration sera proscrite, toute procession sera strictement défendue ; il nous faudra condamner du coup les marchands ambulants, les musiciens aveugles, les charlatans qui débitent leur marchandise à coup d'éloquence, en un mot tout ce qui peut être de nature à fixer tant soit peu l'attention des passants, et à produire

un rassemblement, quelque léger et inoffensif qu'il puisse être.

On défend le voiturage des marchandises dans les rues de la ville, le dimanche, mais avant-hier, en plein après-midi, un steamer transatlantique est sorti de notre port, avec tout l'attirail de remorquage, de sifflements de vapeur, d'accidents et de jurements usités en pareille circonstance. Il y avait là des attroupements plus nombreux que tous ceux que pourra jamais réunir l'Armée du Salut.

Mais au-dessus de la lettre des règlements municipaux, il y a d'autres questions en même temps graves, curieuses, intéressantes, qui se rattachent à cette organisation prédicante et missionnaire.

A notre époque généralement mélangée d'indifférence et d'antipathie pour la religion, il se produit des retours de conversion, des éclats de voix, comme dans le désert, des démonstrations détonnantes : il faut parler à tous les sens, il faut frapper les imaginations, il faut forcer l'attention, il faut l'annonce voyante, il faut un langage nouveau, qui puisse attirer par son étrangeté, et peut-être ensuite s'imposer par sa sincérité.

De là toutes ces religions nouvelles, si toutefois on peut appeler cela des religions, que nous avons vu s'implanter aux États-Unis, depuis un certain nombre d'années.

Les colonies du Lac Salé, de Mount Lebanon, d'Onaida Creek, n'ont pu faire autant de prosélytes qu'en sortant des sentiers battus de la foi et de la pratique religieuse.

• Ils ont tiré parti de ce désir de nouveauté qui est si naturel à l'âme humaine.

L'Armée du Salut adopte une partie du même système, sans avoir cependant les mêmes tendances, et sans viser aux mêmes résultats.

Le général Booth et ses partisans ne forment pas une secte particulière ; ils ne soumettent aucun dogme, aucun article de foi nouveaux ; ils prêchent l'amour de Dieu et du prochain, et s'en remettent, pour le reste, à la conscience de chacun.

Dans une foule de grandes villes, combien d'individus ont grandi dans l'ignorance complète de toute religion ? Non seulement ils n'ont jamais mis les pieds dans une église, mais l'idée de Dieu leur est complètement inconnue. Les mots de péché, de morale, de vie future, de châtiments ou de récompenses à venir, leur sont complètement inconnus.

C'est à ces tristes victimes de la destinée que s'adressent de préférence les membres de l'Armée du Salut ; ils vont porter la vérité à ceux qui ne veulent pas ou ne peuvent pas se déranger pour la chercher.

S'ils font seulement croire en Dieu, même si leur action ne dépasse pas cette première étape de la foi, ils se glorifient de leur œuvre.

Ils ne construisent pas un édifice religieux, mais ils fournissent quelques matériaux, préparent et encouragent les ouvriers.

Ils ne reculent pas devant les sacrifices, devant le travail, devant les persécutions. Durant leurs campa-

gnes, ils tiennent jusqu'à vingt-cinq assemblées par semaine, et passent le reste de leur temps à visiter les pauvres.

Ils sont allés sur le continent, après avoir parcouru tout le Royaume-Uni ; on les a ridiculisés, sifflés, emprisonnés.

Ils ne se sont pas arrêtés pour cela. Ils sont maintenant en Amérique, et le champ offert à leur zèle est assez vaste pour les y retenir longtemps.

Pour nous, catholiques, nous n'avons rien à craindre de ces nouveaux missionnaires. Ils ne peuvent détacher les fidèles de leur Eglise puisqu'ils n'ont pas eux-mêmes d'Eglise, et la morale et la foi qu'ils prêchent, elles nous sont prêchées par tous nos prêtres, avec cette supériorité de notre côté, que nous avons un corps de doctrine, une organisation universelle dont toutes les parties se soutiennent en même temps dans la foi et dans les œuvres, et que nous avons comme force de réaction contre les tendances de la nature humaine, les secours des sacrements et de la grâce.

Les succès de l'Armée du Salut ne peuvent que rapprocher de notre religion, puisque c'est là que les croyants, les aspirants de foi et de bonnes œuvres, trouveront les enseignements les plus complets et les plus sûrs, en même temps que la force surnaturelle qui fait les grands chrétiens et les martyrs.

Ce n'est pas à dire cependant que cette organisation soit l'idéal du genre. Elle exagère le côté à sensation ; elle s'adonne à des démonstrations qui blessent l'humilité inhérente à la vraie dévotion ; ses convertis, en annonçant publiquement les effets de la nouvelle pré-

dication, font un peu comme le pharisien qui remerciait Dieu de ne pas être aussi méchant que les autres.

- La trivialité du langage, sous prétexte de descendre au niveau de l'auditoire, ne doit pas, non plus, être admirée ou encouragée.

Les vérités religieuses n'y gagnent rien, et le respect en est diminué.

L'organisation de l'Armée du Salut est une institution purement humaine, et elle suit autant que possible, les données des prévisions humaines ; elle pratique l'amour du travail, la pauvreté, le sacrifice et l'obéissance. Elle a déjà obtenu des résultats dont beaucoup d'âmes pieuses ont eu raison de se réjouir.

Ces sacrifices finiront peut-être par être récompensés par une foi plus forte et plus complète, et par une admission des grandes vérités catholiques, et par l'acceptation des seuls moyens indiqués par le fondateur du Christianisme pour la sanctification des âmes.

J. A. N. PROVENCHER.

Montréal, 12 août 1884.

EXPÉDITION POLAIRE

La Jeannette

Le rideau vient de tomber sur la triste tragédie de *la Jeannette*. Cette expédition polaire entreprise, il y a cinq ans, sous de riants auspices, se termine en une pompe funéraire et des honneurs nationaux rendus à des héros sacrifiés à la science et à la passion toute moderne de tout savoir des mystérieuses conditions de notre globe.

C'est le 8 juillet 1879 que *la Jeannette* quitta San Francisco au bruit des hurrahs et des acclamations de cette reine du Pacifique, pour aller explorer la région septentrionale du détroit de Behring, jusqu'ici relativement inconnue. Il s'agissait de passer ce détroit, de toucher à l'île Wrangel ou Kellett, de déterminer le caractère de la région, c'est-à-dire de savoir si elle formait un continent ou une île et, dans ce dernier cas, de faire voile plus au nord à la recherche de cette mer arctique qui est censée occuper la partie de la mappe-monde qui, en dépit de tant de dévouements scientifiques, reste marquée : *Inexplorée*.

Jamais, du côté du détroit de Behring, aucun navire n'avait encore atteint une latitude plus haute que 70 degrés ; tandis que de l'autre côté du globe, le capitaine Nares, en 1875, côtoyant le littoral occidental du Groënland, le long de ce vaste détroit appelé *Smith Sound*, avait été plus haut qu'aucun mortel avant lui, à savoir

jusqu'à 83° 10' 20" de latitude Nord. Et cependant, ce hardi explorateur avait encore entre lui et le pôle plus de 410 milles de glace !

La *Jeannette*, vaisseau de 400 tonnes, s'était appelée d'abord "Pandore" et avait été équipée pour cette expédition par le propriétaire du *Herald*, M. James Gordon Bennett.

Le gouvernement fédéral avait choisi pour cette entreprise hasardeuse des officiers et des marins des États-Unis. C'étaient le lieutenant-commandant de Long ; le lieutenant Danenhovser ; le Dr. Ambler ; le chef-ingénieur Melville ; le pilote Dunbar ; M. Newcomb, directeur des spécimens et taxidermiste ; M. Jérôme Collins, météorogiste ; et 32 matelots. Ces braves emportaient avec eux des provisions pour trois ans.

Après son départ de San Francisco, la *Jeannette* toucha à St-Michel, Alaska, y embarqua 40 chiens et deux chefs de meute, puis pointa droit sur l'île Wrangel, très insignifiante, paraît-il, et immédiatement après laquelle on rencontra des montagnes de glace énormes.

Le 20 septembre 1879, le navire fut enserré dans les glaces, s'en échappa et tira, pendant 21 mois, des bordées plus ou moins irrégulières, faisant à peine 40 milles dans les cinq premiers mois. Plus tard, la marche fut plus rapide.

Plusieurs îles furent découvertes et baptisées, entre autres l'île de la Jeannette, le 16 mai 1880, par 76° de latitude, et le 27 mai, l'île Bennett, fort grande, par latitude 76° 31' et longitude 148° 20'.

Le température variait dans ces parages de 40° au-

dessus de zéro à 58 au-dessous. La plus grande vélocité du vent était de 50 milles à l'heure.

Pendant près de deux ans, on n'eut aucune nouvelle de la *Jeannette*. Elle marchait droit, cependant, à une ruine certaine.

Le 11 juin 1881, elle fut littéralement mise en pièces et ensevelie sous une montagne de glace, à la suite de ces soulèvements soudains de masses congelées qui, cent fois, l'avaient mise déjà à deux doigts de sa perte.

Heureusement, de Long avait prévu la catastrophe. Il divisa son équipage en trois sections, qui s'embarquèrent immédiatement dans les trois bateaux :

Le No. 1 le portait lui-même ainsi que le Dr. Ambler ;

Le lieutenant Chapp commandait le No. 2 et

Melville le No. 3. Danenhovyer ayant perdu l'œil gauche, souffrait un perpétuel martyre.

Ces malheureux se trouvaient alors par la latitude 77 Nord, longitude 117 Est, près de *Siberia Island*, à 500 milles de l'une des bouches de la Léna !

On se rappelle que les trois bateaux furent violemment séparés par une affreuse tempête, dans la nuit du 12 septembre 1881.

Quatre jours après, Melville abordait avec le bateau No. 3, à Byko, à 40 milles du Cap Barkin, près de l'une des bouches de la Léna.

De Long atteignit, à peu près en même temps, une

autre bouche de ce fleuve, mais tombait malheureusement sur une terre absolument inhabitée, tout aussi meurtrière que les bancs de glace des mers Arctiques.

Du lieutenant Chapp et des marins du No. 2, on n'a jamais eu de nouvelles. Tous noyés, sans doute, pionniers intrépides de la science !

Melville, homme de grande énergie et de noble abnégation, n'eut pas plutôt mis Danenhover, malade, en sûreté, qu'il partit avec guides et provisions à la recherche de ses compagnons perdus. Semaines après semaines se passèrent en vaines recherches, mais enfin, le 7 avril 1882, il trouvait le dernier bivouac de de Long, et l'infortuné commandant lui-même, étendu les pieds tournés vers ce qui avait été un foyer, son agenda à son côté gauche et son crayon près des doigts mutilés de sa main.

Le délicieux repos de ce sommeil qui précède, dit-on, la mort par congélation l'avait saisi dans l'acte même d'inscription de ses souffrances. Ses compagnons gisant autour de lui en rangs serrés.

Melville fit creuser pour eux tous une fosse unique et plaça sur cette tombe provisoire un monceau de pierre comme point de repère ultérieur.

Là reposèrent ces modestes héros jusque pendant l'hiver de 1882-83. Les corps de de Long, du Dr. Ambler, de M. Collins et des deux marins furent alors exhumés et transportés à Yakutsk, en Sibérie. Faute d'un nombre suffisant de chiens et de traînaux, il fallut attendre l'hiver suivant pour aller chercher les autres cadavres.

Le départ de Yakutsk commença en traîneaux le 28 novembre 1883 et l'on n'atteignit pas Orenbourg, tête de ligne Est du chemin de fer de Moscou, avant le 17 janvier 1884, la distance totale parcourue en traîneaux était de 3761 milles.

Sur tout ce parcours, villes et villages payèrent aux victimes de la *Jeannette* de touchants tributs d'admiration et de regrets. Il en fut de même dans le voyage suprême à travers l'Europe, qui a abouti à l'embarquement sur le *Frisia* pour les États-Unis.

Lorsque les dépouilles mortelles des victimes de cette expédition arrivèrent à New-York, elles furent déposées sous un hangard de la compagnie humbergeoise, et étrange imprévoyance des autorités de la ville, pas une âme ne veilla durant la première nuit ces restes glorieux, qui demeurèrent ainsi sans la moindre garde d'honneur ! si ce n'est le frère de Jérôme Collins, qui n'a pu dissimuler son indignation à une pareille négligence.

Mme de Long, qui était alors à l'hôtel Windermere, au coin de la 9e avenue et de la 57e rue, assista à la procession funèbre de l'enterrement.

Des fleurs couvraient par monceaux les cercueils, mais elles venaient presque toutes de particuliers.

X. X. X.

LE "NOTRE PÈRE"

Par un Rationaliste

Et il y a tantôt dix-neuf cents ans qu'un homme, jeune et beau comme les demi-dieux du ciel des Hellènes, mais pâle, triste et doux comme un ange de nos vieilles cathédrales, vivait dans un coin de l'Asie.

Comme le divin Platon, il allait, entouré d'amis qu'il instruisait.

Et un jour qu'il venait de prier silencieux et à l'écart, ses élèves lui dirent :

—Maître, quand nous voulons prier, quelle prière devons-nous faire ? Enseignez-la nous.

Il répondit : Quand vous voudrez prier, dites : "Notre Père, qui es au ciel."

Et il continua, et en moins d'une minute, il leur fit entendre une prière qui a rempli le monde et qui le remplira jusqu'à la consommation des siècles.

C'était une prière courte et simple au possible, mais sublime comme celui à qui elle s'adressait, sublime comme celui qui l'enseignait et sublime aussi comme celui pour qui elle était faite.

Et voilà !

S'il y a quelque part un Être suprême à qui parviennent les prières humaines, il venait d'entendre alors pour la première fois une prière digne de lui et digne de l'homme.

Et on peut le dire vraiment et sans figure, ce jour-là fut comblée la distance qui sépare la terre et le ciel ; ce jour-là, l'humanité errante, perdue, égarée sur ce globe, retrouvait les titres de son origine, qui est céleste, et les proclamait hautement.

Quoi qu'il en soit, on ne saurait trop admirer la destinée de ce simple spécimen de prière dont l'évangéliste Luc a raconté l'origine dans le XI^e chapitre de son récit.

Nulle parole tombée de la bouche d'aucun philosophe, d'aucun prophète, d'aucun poète, d'aucun orateur, chez aucun peuple de la terre, à aucune époque que ce soit, n'a eu pareil retentissement.

Recueillie par les disciples de Jésus, propagée par leurs successeurs, traduite dans toutes les langues, chez tous les peuples du monde connu, cette prière n'a jamais cessé de monter de la terre vers le ciel un seul jour, une seule minute, une seconde, un instant.

Elle a été comme l'appel incessant, la voix constante de l'humanité vers Dieu.

Serait-il possible que celui que l'humanité tout entière s'accorde à reconnaître ainsi comme son père, à glorifier, à invoquer, ne fût qu'un pur néant, une abstraction illusoire de notre entendement ?

Je sais bien que la science moderne, représentée par des hommes en très-bonne situation de nos jours, pré-

tend avoir fait cette découverte fort belle comme toutes les découvertes de la science, à savoir "qu'il n'y a pas de Dieu."

J'ai examiné avec soin et avec toute la perspicacité dont je suis à peu près capable les théories de la science sur ce grand problème, et, je l'avoue en toute humilité, je n'ai pas été convaincu et je crois encore en Dieu comme Pascal et Newton et autres idiots des temps passés et présents.

Comme le plus simple des paysans et des pêcheurs de Quimper-Corentin, je crois que ce Dieu s'occupe de nous, qu'il peut nous donner et nous ôter notre pain quotidien, qu'il peut nous pardonner nos offenses et nous aider à ne pas trop abuser de ce qui nous fait plaisir.

Je crois aussi qu'il est le père commun de l'humanité et je mêle volontiers assez souvent ma pensée à ce concert universel de voix dont j'ai parlé plus haut, à cette pluie de prières qui montent à tout instant et de partout de la terre vers le ciel.

Ce n'est pas sans une satisfaction qui plaît à mon amour de l'égalité et de la fraternité et même de la liberté que j'apprends de source certaine que l'Empereur d'Allemagne et son orgueilleux chancelier, chaque matin en se levant, ne manquent jamais de dire dévotement la prière de tout le monde, la même que Pedro, mon pauvre domestique, répète avec la même exactitude et la même dévotion que ces illustres personnages, soir et matin lui aussi, et quelques fois dans le jour.

Avec cette différence qu'au lieu de dire *Notre Père*, mon serviteur d'Espagne dit : *Padre Nuestro*, tandis que

l'Empereur et le chancelier disent, avec tout leur peuple grands et petits, *Uaser Vater*, ce qui est absolument la même chose en langues diverses.

Les mêmes informations m'apprennent qu'il en est de même partout; les rois comme les mendiants, les riches comme les pauvres, les forts comme les faibles, tous disent chacun dans sa langue, *Notre Père*.

Et ceci devrait avoir une conséquence politique et sociale de la plus haute importance. De ce que nous appelons tous un seul et même Dieu notre Père, nous nous reconnaissons implicitement comme ses enfants, et, par conséquent, nous déclarons en même temps que nous sommes tous frères, et comme tels, ayant entre nous les droits et les obligations des frères entre eux.

Que sais-je! Tout un monde d'amour et de bonheur! Le règne de Dieu, ce règne que la prière appelle en disant : *Que ton règne arrive!*

Vous voyez d'ici les conséquences: obligations de s'aimer, de se secourir et de s'entraider, ce qui implique la condamnation des guerres, des haines, des injustices, des oppressions, des orgueilleuses inégalités de condition, des exploitations du faible par le fort!

Est-ce assez beau et nos prétendus frères en socialisme, ces révoltés du royaume de Dieu, sont-ils assez insensés de clabauder contre un dogme dont la forme la plus tangible, la plus universelle, est un acte authentique de la fraternité humaine et de la filiation divine de l'homme?

On peut attester la sincérité de l'évangéliste Luc, attester la foi sincère de tout ce que l'Eglise a eu de

grandes lumières, attester la confiance naïve de toutes les générations du monde qui depuis dix-neuf cents ans répètent la prière du maître, que Jésus ne s'est pas trompé, que Jésus n'a pas menti, quand il a dit en parlant à ses disciples :—Quand vous priez, dites : *Notre Père, qui es au ciel !*

En vérité, on ne peut que trouver agréable et consolant un dogme qui autorise un mendiant à appeler Dieu son père et à le tutoyer familièrement.

Et cela lui permet aussi d'avoir sa fierté, sa consolation et son espérance !

A. BARBÉ.

CURIEUX MÉMORIAL

Tout le monde a lu le *Mémorial de Sainte-Hélène* ; mais il faut avouer, à notre confusion, que nous ne connaissons guère LE MÉMORIAL DES VICISSITUDES ET DES PROGRÈS DE LA LANGUE FRANÇAISE EN CANADA. Rédigé dans un hameau de la Seigneurie Deguire en 1870 ; revu à Montréal en 1876 et 1878. Montréal. J. B. Byette, imprimeur, 32 rue Bonsecours. 1879.

Quant à moi, je n'en ai jamais entendu parler et ne l'ai lu que ces jours derniers. Sans doute, le tirage en a été limité à un petit nombre d'exemplaires ; il sera devenu rare en voyant le jour.

* **

Quoi qu'il en soit, pour n'avoir que cent vingt-huit pages, cet opuscule n'en est pas moins très curieux.

Le titre frappe tout d'abord l'imagination. *Le Mémorial...* C'est-à-dire, sources vraies, archives complètes, qu'il faudra toujours consulter, qu'on ne pourra jamais contester : *Le*, c'est absolu, définitif, et l'on aime à être ainsi fixé. *Vicissitudes et progrès.....* Ces mots comprennent toutes les œuvres brillantes dont on est l'auteur, et la masse de néologismes, de solécismes, de barbarismes commis par les autres.

Rédigé dans un hameau, en 1870. Cela fait rêver. Une chaumière et son cœur ! c'est le cri des amoureux. Un

hameau avec ce qu'il faut pour écrire, voilà tout ce que demande un savant. O douce solitude ! tu fais les délices des âmes aimantes et à la fois le charme des esprits cultivés..... Et quelle date ! 1870, l'année terrible ! Pendant que les hordes teutonnes ravageaient la terre de France, pendant que les canons Krupp accomplissaient leur œuvre de mort à Reischoffen, à Gravelotte, à Sedan, il y avait au Canada, dans la seigneurie Deguire, un philosophe qui, loin du vain bruit des villes, jouissait d'une tranquillité parfaite à l'ombre d'un vert bocage, et se livrait avec calme à des études philologiques.

L'histoire des lettres offre quelques exemples de ce genre, et l'on se rappelle volontiers Horace échappant aux agitations de Rome et à l'amitié absorbante d'Auguste, de Mécène et de Virgile, pour s'enfermer dans sa villa de Tibur et travailler à loisir aux œuvres qui ont fait sa gloire et dont il a pu dire lui-même qu'elles seraient plus durables que l'airain. *Exegi monumentum ære perennius.*

Revisé à Montréal en 1876 et 1878. Six années de réflexion, toujours dans un hameau probablement, entre la rédaction et la révision, et deux ans pour la révision, à Montréal, foyer de lumières, centre intellectuel où l'auteur est venu sans doute consulter les ouvrages qu'on n'a pas toujours sous la main, même dans la seigneurie Deguire : ainsi s'élaborent les livres sérieux.

Que de choses dans un modeste titre !

* ** *

L'avant-propos, qui a le mérite de n'avoir que dix-sept lignes, nous apprend encore quelque chose.

Il est daté de "Saint-Pie du Fief Deguire, Rivière David, 25 septembre 1869." Remarquez le millésime : il prouve que cet avant-propos a vraiment été écrit avant l'opuscule qui, selon le titre, a été rédigé en 1870. On goûte ce détail, car les écrivains de nos jours sont parfois assez peu consciencieux pour composer leurs avant-propos *après*.

Puis ce hameau, c'est donc Saint-Pie de la Rivière David. Avec ce renseignement nous pouvons constituer le paysage, il surgit sous nos yeux tout entier : une maison proprette sur le bord de la rivière, à l'entrée du petit village, à demi cachée sous les bois ; beaucoup de fleurs, beaucoup d'oiseaux, un philologue au milieu.

Y a-t-il une chute d'eau dans les environs ? On voudrait entendre le doux murmure d'une cascatelle comme accompagnement de cette prose harmonieuse :

" Faut-il avouer que nous avons été anxieux de nous assurer l'initiative d'un travail qu'on serait en droit d'être surpris de trouver encore non fait à cette heure ? C'est une jachère qui demandait culture. Celle-ci n'est pas sans présenter beaucoup de difficulté ; mais elle n'est pas non plus sans offrir, pour compensation, à celui qui aura voulu s'y livrer, un attrait véritable et l'espoir de cueillir une primerolle de bonne odeur."

Un homme *anxieux* (anglicisme *anxious*) de s'assurer l'initiative d'un travail non fait, et courant dans les jachères à la recherche d'une *primerolle*, voilà certes un spectacle peu ordinaire. Suivons cet homme.

Après avoir écrit *complotter* avec deux t, après avoir signalé notre manière de prononcer la *conçonne* finale, notre auteur se range parmi les " esprits qui se piquent de disquisition," puis il déclare, page 10, qu'il " se flatte presque d'avoir l'aperception des causes qui nuisent au bon langage " après la conquête : c'est que la partie la plus éclairée de la population quitta le pays pour retourner en France.

Aperception est un terme de philosophie qui veut dire Opération de l'esprit se considérant lui-même comme sujet qui perçoit, et pour distinguer pareille opération dans le fait de découvrir que, la classe instruite étant disparue après la cession, la langue française n'était parlée que par des illettrés, il faut être, en effet, furieusement piqué de disquisition ou d'autre chose ; mais il n'y a pas lieu de s'en flatter.

Là pourtant n'est pas la principale " des causes qui nuisent au bon langage ; " la principale est que nos nouveaux maîtres lancèrent sur le pays " des hommes de loi anglais de bas étage " qui n'étaient que de " piètres archipéracites " ignorant le français.

Ce style donne le vertige.

Archipéracites ! savez-vous ce que cela peut bien être ?
—Non.—Moi non plus, je n'en ai pas la plus faible " aperception ; " mais cette prose me rappelle la poésie de Trissotin, admirée des *Femmes savantes*.

On se sent à ces vers, jusques au fond de l'âme,
Couler je ne sais quoi qui fait que l'on se pâme.

Je suis bien décidé à ne pas laisser perdre ce mot-là, et quand je prendrai part aux polémiques des journaux, j'aurai du succès, au milieu de la modération générale, avec cette fin d'article :—Vous pouvez maintenant vomir votre bile, on vous connaît, vil ramassis d'archipérites !

* * *

Notre auteur est forcé de conclure qu'on a "laissé frelater l'essence même de notre langue au contact des conquérants." Il cite plusieurs personnages de l'époque, Taschereau, Panet, Berthelot, le Dr. Laterrière, le notaire Perrault, qui parlaient et écrivaient fort mal ; il n'oublie pas le "maussade *Canadien* de Laurent Bédard."

Il y avait cependant de belles exceptions, entre autres, l'interprète Michel Gournay, qui parlait bien le français *au Texas*. L'auteur ne dit point quelle influence il exerça sur les rives du Saint-Laurent, mais il rapporte que, grâce à son talent de linguiste, il sauva un prisonnier des Comanches, ancien capitaine de la garde de Napoléon, et il ajoute :

"Ce fait, pour nous intéressant, et non moins le langage de dame Delisle, mon aïeule, me laisse (*sic*) comprendre, enfin, qu'on eût bien parlé le français en Canada. Cette femme intéressante n'était pas instruite, encore bien qu'elle possédât par cœur, non pas seulement le conte du Prince Riquet à la Houppe, mais la Jérusalem Délivrée, mais Don Quichotte ; aussi bien Gil Blas de Santillane....."

La bonne dame, qui savait Don Quichotte par cœur et qui parlait correctement comme Michel Gournay au Texas, n'aurait pas été embarrassée pour classer notre écrivain ; elle l'aurait inscrit avec honneur au chapitre des *Vicissitudes*.

* **

Nous sommes à la page 45. Le petit-fils de dame Delisle nous révèle le fait surprenant "qu'il était, en France même, des hommes respectables et bien posés qui n'auraient pu se faire écrivains." Exemple, le sieur Deshons-Montbrun qui, n'ayant pu se marier devant le prêtre, avait eu recours à l'Officier du Roi, et ensuite "crut devoir exposer l'occurrence et ses circonstances au public canadien." Mal lui en prit, car l'abbé Pigeon, de Saint-Philippe, où depuis il publia un journal, dressa une liste formidable des fautes que commettait ce Français d'outre-mer.

L'événement n'est peut-être pas d'une importance de premier ordre ; toutefois, dans une revue du remarquable *Mémorial*, on ne pouvait s'abstenir de noter les *circonstances de l'occurrence*.

En revanche, l'auteur fait l'éloge de plusieurs Canadiens : Mgr Plessis, DeSalaberry, M. DeGaspé, le colonel Bouchette. Il dit de ce dernier qu'il avait "une forte tendance à briller par le style." Ce mot, qui serait très amusant dans un discours de réception à l'Académie, doit ici se prendre pour une louange sérieuse, à preuve que l'auteur défie l'abbé Casgrain de produire un livre égal à la *Topographie* de Bouchette, à la *Géographie* de Holmes et au *Voyage* de Franchère.

L'historien de la Mère de l'Incarnation et de l'Hôtel-

Dieu de Québec ne s'attendait pas à pareille provocation. Il est vrai que plus loin on le juge "un écrivain édulcoré et coutumier de *cancetti* italiens." Dieu veuille que cela soit moins cruel qu'incompréhensible.

A la page 58, l'auteur reproduit un article de l'*Aurore* de 1818, dénonçant le jargon des avocats de l'époque, et il dit lui-même :

" Il n'est point de plus déplorable supplément à un " pareil jargon que la publication, en 1867, d'un code " civil du Bas-Canada dont la rédaction est, il ne se " pouvait davantage, injurieuse à notre idiome et à toute " véritable orthoëpie."

A ce mot, grand'maman Delisle serait bien empêchée, car je parie qu'il ne se trouve ni dans *Gil Blas* ni dans les contes de Perrault. Le dictionnaire de l'Académie ne le donne pas ; mais j'ai vu dans Littré que cet énorme vocable signifie tout simplement Bonne prononciation. Et je me demande comment notre code peut être " injurieux " à la bonne prononciation.

Il contient certains gros mots, tels que *synallagmatique*, *emphitéotique*, qui valent bien cependant *archirépécite* ; mais aucun article n'oblige à les mal prononcer.

Les codificateurs sont morts sans avoir appris que l'œuvre à laquelle ils ont attaché leur nom est *anti-orthoépique* !

Une partie intéressante du *Mémorial* est celle où, per-

dant de vue le Canada, nous tombons en pleines vicissitudes de la langue française en France.

Il y a là-bas des auteurs célèbres qui écrivent fort mal. Ainsi, madame de Girardin, "la muse française," emploie le mot *désappointement* ; Balzac, "le romancier," parle d'une lettre qu'il a *répondue*. Châteaubriand et Lamartine ont commis la même faute ; mais il ne faut pas oublier non plus que Lamartine était "marié à une anglaise" et Châteaubriand "habitué à Londres"—comme qui dirait deux Canadiens—et cela explique qu'ils aient "écrit de la sorte."

Louis Veillot a son tour. Il est accusé d'avoir commis un anglicisme en disant ; "Si tout ne *succède* pas dans le cours de la vie au gré de vos projets et de vos vœux..." Mais le vaillant écrivain qui a tenu tête à tant d'adversaires, dans son pays, résiste victorieusement aux coups du Canadien. *Succéder*, dans l'acception qu'il lui donne, appartient à la langue de Pascal, de Racine, de Corneille, de Bossuet.

À ces autorités on croirait que notre auteur, si l'on en jugeait par sa persistance à le citer, préfère Emile Chevalier, ancien rédacteur du *Pays*, qui pense comme un rêve et écrit comme un cauchemar. Pour un peu il invoquerait Félix Vogeli, autre défricheur de langue que la jeune génération connaît par les vers de LaRue et Taché.

Revenu de France, l'auteur passe par les Etats-Unis, où il constate de plus grandes vicissitudes que chez nous. Hommes de profession, industriels, journalistes,

c'est à qui mettra le plus de mots anglais dans la conversation française. Il rapporte nombre de "locutions que n'ont jamais *éjuculées* les avocats canadiens les plus coupables d'anglomanie."

Je signale cette opinion par patriotisme, et, par dilettantisme littéraire, j'en recueille la formule si distinguée. Il ne reste qu'un point à éclaircir. L'auteur nous enseigne, à la page suivante (74), que *Teaboard* signifie Plateau en français, et Cabaret "en langue vernaculaire"; eh bien! je voudrais savoir s'il faut prendre "éjaculer" à la française ou *vernaculairement*. Cela est essentiel pour décider si l'expression est réellement une prime-rolle de bonne odeur.

On passe ensuite à une espèce de dénombrement des Canadiens qui parlent bien et des Canadiens qui parlent mal.

Nous apprenons que Mgr Bourget et M. Laflamme ont une commune "défectuosité"; ils prononcent tous deux *gloère, nition*. Cependant, le digne prélat, qui a beaucoup voyagé et qui est aimé du Ciel, "n'a pu qu'il ne vît que personne, par delà l'Atlantique, ne prononçait de la sorte"; il s'est amendé. On nous laisse sous l'impression que M. Laflamme est resté dans l'impénitence, par esprit d'opposition peut-être.

N'a pu qu'il ne vît que est une tournure élégante qu'il faut saisir au passage; l'auteur y tient beaucoup. Parlant du procureur-général Angers: "Il ne pouvait, ce semble, qu'il n'aperçût que la dite Cour Supérieure..." De M. Garneau: "Je ne puis que je ne revienne à

M. Garneau." De M. Fabre: "M. Fabre n'a pu qu'il n'abondât dans notre sens."

Il paraît que cette façon de parler a beaucoup de vogue dans les hameaux de la Rivière David.

Suit une longue énumération qui part de Mgr Lartigue et va jusqu'à M. Desève, violoniste. On y voit le nom de M. Chauveau à côté de celui de M. Delvecchio, et bon nombre d'avocats, de notaires, de médecins y trouvent place. C'est très gai.

Ici nous obtenons un relevé de quelques mots dont on doit se garder dans la conversation, travail déjà fait par d'autres à différentes reprises.

Nous y notons *Message*, que l'auteur assure être un "mot en français, encore impropre," et *Mahogany*, pour Acajou, qu'il accompagne de cette remarque :

"Henri Conscience dans le *Marchand d'Anvers* dit toutefois en *mahoni*."

Henri Conscience nous est-il présenté comme auteur français? On serait presque tenté de le croire; mais pour nous prononcer sur cette question délicate, voyons la suite.

M. Napoléon Bourassa est, sans contredit, un des écrivains le plus cruellement traités par le *Mémorial*.

On lui reproche de "laisser ses écrits déparés par des idiotismes et même des fautes de langage assez grossières."

Dans cette phrase, le mot *idiotisme* est comme une lame à deux tranchants : s'il signifie Imbécillité, l'auteur de *Jacques et Marie* est prévenu d'aliénation mentale ou peu s'en faut, et s'il veut dire Tour particulier à la langue, c'est notre auteur qui est un sot. Mais passons.

"Je lis donc, dit-il, chez M. Bourassa :—Et Marie " *s'asseya* sur l'unique degré.

"On ne lit point ce verbe conjugué de la sorte chez " Lamartine ou Fenimore Cooper."

Et, pour prouver qu'il n'affirme rien à la légère, il cite gravement cette phrase de *Graziella* : "Elle *s'assit* sur une chaise au pied de mon lit," et cette phrase de l'*Œil de Faucon* : "Comme la rame devenait inutile, le Tueur de Daims, Chingachkook et Judith s'assirent."

Est-ce pour avoir péché contre Fenimore Cooper que M. Bourassa brise sa plume ? Est-ce de désespoir qu'il s'est enfermé avec ses pinceaux à Notre-Dame de Lourdes, et pour méditer sur l'inconvénient des idiotismes de l'Acadie ?

Heureusement qu'il n'a pas offensé Henri Conscience, car il ne saurait plus où se réfugier.

M. Chauveau est coupable aussi, mais pas autant, hâtons-nous de le dire ; il est coupable d'avoir appelé les habitants de Montréal des *Montréalais*.

Notre auteur caractérise cette faute dans les termes suivants :

“ Je puis bien dire *trifluvien*, *sorelois*, parce que c'est “ joli, mais non pas *montréalais*, parce que c'est si cho-
“ quant que de rimer fort bien avec *laïd*, du moins pour
“ l'oreille .. Pour partisan du duc de Bordeaux, on a dit
“ *henriquinquiste*, et c'est moins mal, quoique aussi peu
“ gracieux que le mot *montréalais* de M. Chauveau.”

Et le malheur veut que M. Chauveau ait fait école et qu'on se soit habitué à croire que *montréalais* vaut *trifluvien*, *sorelois*, même *québécois*.

De la page 94 à la page 110, nouvelle critique des écrivains français, oubli complet de nos vicissitudes.

Cela commence par “ la *Chartreuse de Parme*, du pseudonyme Stendhall.” Une note nous indique qu'il s'agit de Beyle.

Apprenons à toujours faire ainsi les citations ; la manière en est honnête. Exemples :

Il faut que le Créateur soit tout-puissant pour avoir implanté tant de choses extraordinaires dans certains cerveaux, dit le pseudonyme George Sand (Baronne Dudevant née Dupin, entre parenthèse).—Il faut avouer qu'il dit les choses d'une manière particulière, déclare le pseudonyme Molière dans *Les Précieuses Ridicules* (Jean-Baptiste Poquelin, en note au bas de la page).

Viennent à la suite Musset, Sainte-Beuve (il écrit *Ste.*

Beuve, comme si c'était un hameau du fief Deguire), Alexandre Dumas, Louis Reybaud, Chs. Hyenne, Marcel de Serres, Scribe, M. de Lamothé, Lamartine, Balzac, Alexandre Thurot, Thiers, Volney, Valcourt, Amédée Pichot, tous pêle-mêle et se bousculant, tous recevant leur gâteau. Seul Victor Hugo a la vie sauve.

“ Et Victor Hugo, donc!... s'écrie-t-il, je reculerais devant la tâche d'analyser les trivialités et les amphigouris dont son style abonde, tout en reconnaissant qu'il est un des grands génies qu'ait eus la France.”

On ne pouvait être plus bienveillant et en même temps plus juste. Enfin, Victor Hugo obtient définitivement le rang qui lui est dû parmi les écrivains de la France... à côté d'Henri Conscience et de Fenimore Cooper!

Jusqu'ici, nous n'avons guère parlé des *progrès* de la langue française chez nous. La raison en est que je ne puis saisir la pensée de l'auteur sur le sujet. Dans un endroit, je vois que les collèges, les couvents, les écoles nouvelles ont produit “ une grande amélioration,” qu'il y a eu “ progrès et rapide progrès.” Mais je lis ailleurs :

“ Malheureusement, au point de vue de la critique, c'est précisément depuis douze ou treize ans que les Canadiens nouveaux-venus qui écrivent, le font sans s'imposer aucune règle quelconque et absolument comme il leur plaît d'écrire, *sans le moins qu'il soit possible*, regarder au langage.”

Vous voyez que notre auteur n'offre lui-même aucun exemple de progrès.

Nous touchons à la fin. L'auteur a déjà reconnu que l'abbé Casgrain, M. Legendre et M. Lareau ont failli à la tâche d'écrire l'histoire de la littérature canadienne, et il déclare maintenant :

“ On entend bien que *nous-même* ne prétendrions pas écrire l'histoire de notre littérature, si tant est que le temps en fût venu...”

Ce *nous-même* est haut comme le cap Tourmente !

“ Trop heureux si cet opuscule et nos travaux bibliographiques pouvaient être comptés un jour *au nombre des bases* d'une pareille *histoire abandonnée à la postérité.*”

Que la postérité s'arrange comme elle voudra. Tirons l'échelle.

Mais, pourtant, ayant cité la première phrase de l'opuscule, nous devons citer aussi la dernière. Il s'agit de M. Faribault et de son excellent *Catalogue* ; on nous dit qu'il

“ ...a aussi répandu quantité de notes précieuses dans les publications de la Société littéraire et historique de notre vieille capitale, *de laquelle* il a été le secrétaire à vie.”

Secrétaire de la Société historique, ou bien de la vieille capitale ? Que la postérité le devine.

C'est en nous offrant cette dernière primerolle que termine notre auteur.

* * *

—Notre auteur... l'auteur... Mais qui est-il ? Quel est le... le...

—Suffit, je comprends ; seulement je m'étonne que vous puissiez que vous n'ayez l'aperception que l'archipéracite qui a pu éjaculer tant et de si fines critiques dans un langage si vernaculaire, n'est autre que Maximilien Bibaud,—ancien professeur de droit au collège des Jésuites et depuis rédacteur de la partie française du *Witness*, de Montréal.

* * *

Son *Mémorial* est très rare, ai-je dit. Lecture faite, j'ose prétendre qu'il mérite de l'être.

OSCAR DUNN.

LORD BYRON

Vers la fin de décembre, Byron débarqua en Morée, et quelques jours après, malgré la flotte turque qui assiégeait Misselongi, il pénétra dans la place, au milieu des cris enthousiastes de la population, qui le conduisit en triomphe à la maison qu'on lui avait préparée.

Une fois là, Byron n'eut plus qu'une espérance : voir triompher la cause à laquelle il s'était dévoué, ou mourir en défendant de nouvelles Thermopyles.

Ni l'une ni l'autre de ces deux faveurs ne devait lui être accordée.

Le 15 février 1824, il fut saisi d'un accès de fièvre qui, tout en s'évanouissant rapidement, le fit cruellement souffrir et l'affaiblit beaucoup.

Cependant, aussitôt remis, il reprit ses courses à cheval, qui étaient ses grandes distractions de chaque jour.

Le 9 avril, il fut très mouillé dans sa promenade, et, à son retour, quoiqu'il eût complètement changé d'habits, il se sentit indisposé. En effet, il était resté plus de deux heures dans des vêtements humides.

Pendant la nuit, il eut un peu de fièvre, et cependant dormit assez bien ; mais, le 10, vers onze heures du matin, il se plaignit d'un violent mal de tête, et de douleurs dans les bras et dans les jambes.

L'après-midi, il n'en monta pas moins à cheval.

Son vieux domestique, Fletcher, au récit duquel nous empruntons ces derniers détails, l'attendait au retour.

— Eh bien, lui demanda-t-il, comment se trouve Milord ?

— La selle n'était pas sèche, répondit Byron, et je crains bien que cette humidité ne m'ait rendu malade.

En effet, le lendemain, il fut facile de voir que l'indisposition devenait plus sérieuse : Byron avait eu la fièvre toute la nuit et paraissait très affaîsé.

Fletcher lui prépare un peu d'arrowroot ; il en prit deux ou trois cuillerées ; puis, rendant le breuvage au vieux serviteur :

— C'est excellent, dit-il ; je n'en puis boire davantage.

Le troisième jour, Fletcher commença d'être sérieusement inquiet ; jamais, dans les rhumes précédents, son maître n'avait perdu le sommeil, et, cette fois, il ne pouvait absolument dormir.

Il alla donc chez les deux médecins de la ville, les docteurs Bruno et Millingen, et leur fit plusieurs questions sur la maladie dont ils croyaient lord Byron atteint.

Tous deux affirmèrent au vieux valet de chambre qu'il n'avait rien à craindre, que son maître ne courait aucun danger. Ils ne demandaient que deux ou trois jours pour le remettre sur pied, et, alors, disaient-ils, il n'y paraîtrait plus.

Cela se passait le 13.

Le 14, malgré l'assurance des deux docteurs, voyant que la fièvre ne quittait pas son maître, et que le malade ne dormait point, Fletcher supplia Byron de lui permettre d'envoyer chercher le médecin Thomas, de Zante.

—Consultez là-dessus les deux docteurs, répondit le malade, et faites ce qu'ils vous diront.

Fletcher obéit. Les deux docteurs répondirent que l'adjonction d'un troisième médecin leur paraissait tout-à-fait inutile. Fletcher vint apporter cette réponse à son maître, qui secoua la tête et dit :

—J'ai bien peur qu'ils n'entendent rien à ma maladie.

—Mais, en ce cas, insista Fletcher, faites venir un autre médecin, milord.

—Ils me disent, continua Byron sans répondre directement à Fletcher, ils me disent que c'est un rhume comme ceux que j'ai déjà eus.

—Et, moi, répondit le valet de chambre, je suis sûr, milord, que vous n'en avez jamais eu de si sérieux.

—Moi aussi, reprit Byron.

Et il tomba dans une rêverie dont aucune instance ne put le tirer.

Le 15, Fletcher, qui, avec la prescience du dévouement, devinait la position de son maître, fit de nouvelles instances pour qu'on lui permit d'aller chercher le docteur Thomas. Mais les médecins de Missolonghi continuèrent d'affirmer qu'il n'y avait rien à craindre.

Jusque-là on avait traité le malade avec des purga-

tifs qui paraissaient d'autant plus violents que Byron, n'ayant rien pris depuis huit jours, qu'une ou deux tasses de bouillon, ne pouvait rien rendre ; les efforts et la fatigue étaient donc extrêmes, et redoublaient la faiblesse qu'entraînait la privation de sommeil.

Le 15, au soir, cependant, les médecins commencèrent à s'inquiéter et parlèrent de saigner le malade ; mais il s'y opposa vigoureusement, demandant au docteur Millingen s'il regardait cette saignée comme urgente. Le docteur répondit qu'il croyait pouvoir, sans inconvénient, attendre au lendemain. En conséquence, ce ne fut que le 16 au soir, que Byron fut saigné au bras droit.

On lui tira 16 onces de sang.

Le sang était très enflammé.

Le docteur Bruno regarda ce sang et secoua la tête.

—Je lui avais toujours dit qu'il avait besoin d'être saigné, murmura-t-il ; mais jamais il n'a voulu se laisser faire.

Alors, il s'éleva entre les médecins une grande dispute sur le temps perdu.

Fletcher proposa de nouveau d'envoyer à Zante chercher le docteur Thomas ; mais les médecins lui répondirent :

—C'est inutile ; avant son arrivée, ton maître sera hors de danger ou il n'existera plus.

Et cependant le mal continuait d'empirer. Le docteur Bruno fut d'avis de pratiquer une seconde saignée.

Ce fut Fletcher qui annonça à son maître que les deux médecins regardaient cette saignée comme indispensable. Cette fois lord Byron ne fit aucune difficulté ; tendit le bras et dit :

—Voici mon bras ; qu'ils fassent ce qu'ils voudront.

Puis il ajouta :

—Quand je te disais, Fletcher, qu'ils n'entendaient rien à ma maladie.

Byron s'affaiblissait de plus en plus. Le 17 au matin, il fut saigné une fois ; le même jour, dans l'après-dîner, il fut saigné deux fois.

Chacune de ces saignées fut suivie d'un évanouissement.

Ce jour-là, Byron commença de perdre l'espoir.

—Je ne puis pas dormir, dit-il à Fletcher, et vous savez que, depuis une semaine, je n'ai point dormi : or, il est connu qu'un homme ne peut rester sans dormir qu'un certain temps ; ce temps écoulé, il devient fou, sans qu'on puisse le sauver. Aussi, j'aimerais mieux me brûler dix fois la cervelle que de devenir fou. Je ne crains pas la mort, et je la verrais venir avec plus de calme qu'on ne croit.

Le 18, Byron eut tout-à-fait la certitude de sa fin prochaine.

—Je crains, dit-il à Fletcher, que Tita et vous ne tombiez malade en me veillant ainsi nuit et jour.

Mais tous deux refusèrent de prendre du repos.

Dès le 16, Fletcher, voyant que la fièvre de son maître amenait le délire, avait eu soin de mettre hors de sa portée son stylet et ses pistolets.

Le 18, il répéta plusieurs fois que les médecins de Missolonghi ne connaissaient rien à sa maladie.

—Mais, alors, observa pour la deuxième fois Fletcher, permettez-moi donc d'aller chercher le docteur Thomas à Zante.

—Non, n'y allez pas..... Envoyez-y, Fletcher ; mais alors dépêchez-vous.

Fletcher ne perdit pas une seconde, et envoya un messenger. Le messenger parti, il annonça aux deux médecins qu'il venait d'envoyer cher le docteur Thomas.

—Vous avez très-bien fait, dirent ceux-ci ; car nous commençons nous-mêmes à être fort inquiets.

Fletcher rentra dans la chambre de son maître.

—Eh bien, demanda celui-ci, avez-vous envoyé ?

—Oui, milord.

—Tant mieux ! je désire savoir ce que j'ai.

Quelques instants après un nouvel accès de délire le prit.

A la fin de cet accès, et, en revenant à lui :

—Je commence à croire, dit-il, que je suis sérieuse-

ment malade. Si je mourais plus vite que je ne crois, je désire vous donner quelques instructions. Vous auriez soin de les faire exécuter, n'est-ce pas ?

—Oh ! milord, vous pouvez être certain de mon dévouement, répondit le valet de chambre ; mais vous vivrez assez longtemps, je l'espère, pour faire exécuter vous-même vos volontés.

—Non, dit Byron en secouant la tête, non, c'en est fait..... Il faut donc que je vous dise tout, Fletcher, et cela, sans perdre un moment.

—Milord, demanda le valet de chambre, irai-je chercher une plume, de l'encre et du papier ?

—Oh ! non, nous perdriions trop de temps, et nous n'en avons pas à perdre. Faites attention.

—J'écoute, milord.

—Votre sort est assuré.

—Ah ! milord, s'écria le pauvre valet de chambre fondant en larmes, je vous supplie de vous occuper de choses plus importantes.

—Oh ! mon enfant, murmura le moribond, ma chère fille, ma pauvre Ada, si j'avais pu la voir ! Vous lui porterez aussi à ma sœur Augusta et à ses enfants..... Vous irez également chez lady Byron..... Dites-lui... dites-lui tout !... Vous êtes bien dans son esprit.....

La voix manqua au malade ; quoiqu'il fit des efforts pour continuer de parler, le valet de chambre ne pouvait plus saisir que des mots entrecoupés, au milieu desquels, avec grand'peine, il saisit ceux-ci :

—Fletcher!... si vous n'exécutez point les ordres que je vous ai donnés... je vous tourmenterai... si Dieu me le permet.

—Mais, monseigneur! s'écria celui-ci au désespoir, je n'ai pas entendu une parole de ce que vous m'avez dit.

—Oh! mon Dieu! mon Dieu! fit-il alors; mais il est trop tard maintenant... Est-il donc possible que vous ne m'ayez pas entendu?

—Non, milord; mais essayez encore une fois de me faire connaître vos volontés.

—Impossible!... Impossible, murmura le malade. Il est trop tard..... tout est fini!..... Et cependant..... approche..... approche..... Fletcher, je vais essayer.

Et il redoubla d'efforts, mais tout fut inutile, et il ne prononça plus que des mots entrecoupés, comme: "Ma femme!. mon enfant!... ma sœur!... Vous savez tout..... vous direz tout..... vous connaissez mes intentions....." Le reste était inintelligible.

On était au 18, et il était midi.

Les médecins eurent une nouvelle consultation, et décidèrent de donner au malade du quinquina dans du vin.

Il n'avait pris, depuis huit jours, comme je l'ai dit, qu'un peu de bouillon et deux cuillerées d'arrowroot.

Il prit son quinquina, et manifesta l'intention de dormir, par signes; il ne parlait plus sans être interrogé.

—Voulez-vous que j'aille chercher M. Parry? lui demanda Fletcher.

—Oui, allez le chercher, répondit-il.

Un instant après, le valet de chambre revint avec lui.

M. Parry se pencha sur son lit ; Byron le reconnut et s'agita.

—Tranquillisez-vous, lui dit M. Parry.

Le malade versa quelques larmes, et parut s'endormir.

C'était le commencement d'une léthargie qui dura plus que vingt-quatre heures.

Cependant, vers les huit heures du soir, il s'agita, et Fletcher entendit ces mots, les derniers que prononça Byron :

—Et maintenant il faut dormir.....

Puis sa tête retomba immobile sur l'oreiller.

Pendant près de vingt-quatre heures il ne fit pas un seul mouvement ; seulement, par moments, il avait des suffocations et une espèce de râle.

Fletcher appela alors Tita pour qu'elle l'aidât à soulever sa tête malade, qui paraissait tout-à-fait engourdie ; chaque fois que le râle revenait, les deux serviteurs lui soulevaient la tête.

Cela dura ainsi jusqu'au lendemain, 19, à six heures du soir.

Alors Byron ouvrit et referma les yeux sans aucun

symptôme de douleur, ni sans faire le moindre mouvement d'autres parties du corps.

—Ah ! mon Dieu ! s'écria Fletcher, je crois que milord vient de rendre le dernier soupir.

Les médecins s'approchèrent, lui tâtèrent le pouls, et dirent :

—Vous avez raison, il est mort !...

Le 22 avril, les restes de Byron furent transférés dans l'église où reposaient Marcos Botazaris et le général Norman. Le corps était renfermé dans un grossier cercueil de bois ; un manteau noir le recouvrait, et sur le manteau, on avait posé un casque, une épée et une couronne de lauriers.

Byron avait manifesté le désir que son corps fût rapporté, mais les Grecs demandèrent à garder son cœur, et ceux-là qui avaient tant fait saigner ce cœur de son vivant, l'abandonnèrent mort.

A. D.

CHEMIN DE FER DU GRAND-TRONC

HEURES

DE	POUR	DÉPART	ARRIVÉE
Montréal.....	Québec.....	10.15 p.m.	6.30 a.m.
".....	".....	7.30 a.m.	2.50 p.m.
Québec.....	Montréal.....	9.15 p.m.	6.00 a.m.
".....	".....	1.00 p.m.	10.40 p.m.
Montréal.....	Portland.....	10.15 p.m.	12.35 p.m.
".....	Island Pond.....	3.30 p.m.	9.15 p.m.
".....	Portland.....	7.30 a.m.	5.20 p.m.
".....	Toronto.....	12.30 p.m.	6.55 p.m.
".....	".....	9.00 a.m.	10.30 p.m.
".....	".....	8.00 p.m.	9.15 a.m.
".....	".....	11.55 p.m.	11.30 a.m.
".....	St. Jean.....	5.30 p.m.	6.30 p.m.
".....	Rouse's Point.....	6.10 p.m.	8.10 p.m.
".....	".....	7.15 a.m.	9.20 a.m.
".....	Lake Champlain Junction	4.30 p.m.	6.50 p.m.
".....	Sorel.....	8.00 a.m.	12.00 p.m.
".....	".....	5.10 p.m.	8.10 p.m.

CHARS PALAIS et CHARS DORTOIRS

DANS TOUTES LES DIRECTIONS

La ligne la plus avantageuse dans toutes les parties du pays

Passages au plus bas prix pour tous les points
de la Nouvelle-Angleterre

Agents dans toutes les villes du Canada

J. HICKSON, Gérant Général }
W. WAINRIGHT, Ass.-Gérant } Montréal

STATUTS DU CANADA.

Prix des Statuts en vente au bureau de l'imprimeur
de la Reine, Ottawa.

B. CHAMBERLIN,
Imprimeur de la Reine.

OTTAWA, Avril 1884.

PROVINCE DU CANADA.

	\$	c.		\$	c.
Statuts Refondus H. C.....	3	25	Code Civil.....	1	00
“ “ B. C.....	3	25	Lois Criminelles en 1 vol.....	1	80
Code de Procédure Civil.....	1	50	Ordres en Conseil, à 1874.....	1	25

PUISSANCE DU CANADA.

Vic.		\$	c.	Vic.		\$	c.
32 & 33	Statuts de 1869.....	1	50	42	Statuts de 1879, Vol. I....	1	25
33	“ 1870.....	0	80	“	“ “ Vol. II..	0	40
34	“ 1871.....	0	80	“	“ “ Vols I&II	1	50
35	“ 1872.....	2	00	“	“ 1880, Vol. I....	1	25
36	“ 1873.....	1	60	“	“ “ Vol. II..	0	50
37	“ 1874.....	1	43	“	“ “ Vols I&II	1	60
38	“ 1875, Vol. I....	1	50	44	“ 1881, Vol. I....	0	80
“	“ “ Vol. II..	0	30	“	“ “ Vol. II..	0	60
39	“ 1876, Vol. I....	0	80	“	“ “ Vols I&II	1	25
“	“ “ Vol. II..	0	80	45	“ 1882 Vol. I..	1	00
“	“ “ Vols I&II	1	50	“	“ “ Vol. II..	1	00
40	“ 1877, Vol. I....	1	00	“	“ “ Vols I&II	2	00
“	“ “ Vol. II..	0	60	46	“ 1883, Vol. I....	1	60
“	“ “ Vols I&II	1	50	“	“ “ Vol. II..	0	60
41	“ 1878, Vol. I....	0	80	“	“ “ Vols I&II	2	00
“	“ “ Vol. II..	0	85				
“	“ “ Vols I&II	1	00				



AVIS AUX ENTREPRENEURS.

DES SOUMISSIONS cachetées, adressées au soussigné, et portant la suscription "Soumission pour Bureau de Post, &c., Winnipeg, Man.," seront reçues à ce Bureau jusqu'à MARDI, le 2 SEPTEMBRE prochain, pour l'érection et la complétion du

BUREAU DE POST, &C., A WINNIPEG, MAN.

Les Plans et Spécifications pourront être vu au Département des Travaux Publics, Ottawa, et au Bureau du Surintendant des Travaux de la Puissance, Winnipeg, depuis et après LUNDI le 18 courant.

Les soumissionnaires sont avertis que les soumissions ne seront prises en considération que si elles sont faites sur les formules imprimées fournies et portent leurs véritables signatures.

Chaque soumission devra être accompagnée d'un chèque *accepté*, fait payable à l'ordre de l'honorable Ministre des Travaux Publics, pour une somme *égale à cinq par cent* du montant de la soumission. Ce chèque sera confisqué si le soumissionnaire refuse de signer le contrat sur demande de ce faire, ou s'il ne le remplit pas intégralement. Si la soumission n'est pas acceptée, le chèque sera remis au soumissionnaire.

Le Département ne sera pas tenu d'accepter la plus basse ni aucune des soumissions.

Par ordre, F. H. ENNIS, Secrétaire,
Ministère des Travaux Publics, Ottawa, 9 août 1884.



BASSIN DE RADOUB. COLOMBIE BRITANNIQUE.

DES SOUMISSIONS cachetées, adressées au soussigné, et portant la suscription "Soumission pour le Bassin de Radoub, B. C.," seront reçues à ce bureau jusqu'à SAMEDI, le 20 septembre 1884, inclusivement, pour la construction et parachevement en partie terminée du

BASSIN DE RADOUB AU HAVRE DES ESQUIMAUX, COLOMBIE BRITANNIQUE.

Suivant les Plans et Spécifications pourront être vus depuis et après LUNDI, le premier septembre courant, au Département des Travaux Publics, Ottawa, ou bien à l'hon. J. W. Trutch, Victoria, B. C.

Les soumissionnaires sont avertis qu'aucune soumission ne sera prise en considération si elle n'est faite d'après les formules imprimées et portent leurs véritables signatures.

On devra envoyer avec la soumission un chèque de banque *accepté* pour la somme de \$7,500,00, fait payable à l'ordre de l'honorable Ministre des Travaux Publics; lequel montant sera forfait si le soumissionnaire décline de signer le contrat quand il en sera requis, ou s'il ne remplit pas son contrat. Si la soumission n'est pas acceptée, le chèque sera remis au soumissionnaire.

Le Département ne sera pas tenu d'accepter la plus basse ni aucune des soumissions.

Par ordre, F. H. ENNIS, Secrétaire,
Ministère des Travaux Publics, Ottawa, 4 août 1884.



CHEMIN DE FER INTERCOLONIAL

1883—ARRANGEMENTS D'ETE—1884

A partir de LUNDI, 2 JUIN, les trains de ce chemin de fer circuleront tous les jours, les dimanches exceptés, comme suit :

LAISSERONT LA POINTE-LEVIS

Pour Halifax et St-Jean	8.00 A. M.
Pour la Rivière-du-Loup et Ste-Flavie.....	12.00 P. M.
Pour la Rivière-du-Loup.....	6.00 P. M.

ARRIVERONT A LA POINTE-LEVIS

De Halifax et St-Jean.....	8.00 P. M.
De la Rivière-du-Loup.....	2.15 P. M.
De la Rivière-du-Loup.....	5.45 A. M.

Le char Pullman qui part de Lévis, le mardi, le jeudi et le samedi, se rend directement à Halifax, et celui qui part le lundi, le mercredi et le vendredi se rend à St-Jean.

Tous les trains circulent sur l'étafon chronométrique de l'Est.

D. POTTINGER,
Surintendant en Chef.

Bureau du chemin de fer,
Moncton, N.-B., 6 décembre 1883.

A VENDRE.

Les volumes I et II des NOUVELLES SOIRÉES CANADIENNES
années 1882-1883..... \$1.50 le volume.

LA POÉSIE FRANÇAISE AU CANADA, un volume in-8o con-
tenant des poésies de nos principaux poètes, d'une notice de M. Ben-
jamin Sulte sur la poésie canadienne..... \$1.50.

S'adresser au

DIRECTEUR DES SOIRÉES CANADIENNES.

